

Les années rock'n'roll

Bréviaires Ecrits par des stars du rock-journalisme anglo-saxon, deux livres montrent comment la musique binaire a modelé la fin du siècle.

Critique rock : drôle de job. D'abord prurit verbal d'une passion juvénile, propagande fougueuse d'un non-art par essence éphémère. Puis ça s'organise, ça se précise, ça s'analyse. On y fait rarement de vieux os. On en tire parfois des livres. Installés aux premières loges, Américains et Britanniques ont publié les premiers. Nik Cohn a tout juste 22 ans quand il quitte le circuit de la critique pour écrire *A wop bop a loo bop a lop bam boom*. On est en 1968, et pour lui tout est joué. La presse rock vient de naître en France, et il regrette déjà le temps béni où « la pop était une terre vierge et tout y était simple, la moindre trouvaille semblait une invention décisive ». Cohn a pris de plein fouet l'enfance du rock, Elvis, Chuck Berry, Little Richard et son *Tutti Frutti*, auquel il emprunte l'onomatopée du titre – et il ne s'en est pas remis.

Il peut paraître étrange d'éditer aujourd'hui, pour la première fois traduite (et bien), une somme qui arrête le programme il y a trente ans. C'est que, justement, *A wop...* est tout sauf un manuel scolaire. Si certains de ses partis pris font sourire (trois pages pour Tommy Steele et autant pour

nous fourguer son plus improbable fétiche, le crooner shakespearien P. J. Proby – et persifleur. Et là, bien sûr, il charrie : pas de quartier pour Bob Dylan, « talent mineur, doué pour l'auto-promotion et la légende bricolée ». Mais la vraie surprise vient de seconds rôles saisis avec acuité, ces jeunes gens dont les dents longues luisaient à l'ombre des stars, producteurs, managers, publicitaires, les Andrew Oldham, Kit Lambert, Brian Epstein, Lou Adler...

Avec ceux-là, plus proches, on gagne en vérité ce qu'on perd en fantasme. Jamais d'ailleurs le jeune retraité du rock-journalisme ne nous cache sa fascination pour le côté fabriqué de sa musique favorite : c'est aussi pour cela qu'il l'aime, pour ce qu'il y avait de sauvage encore dans sa fabrication, à « l'âge d'or ». La superpop selon Nik Cohn a besoin du bruit, de la lumière et de la foule. Dès que le rock se renouvelle à la marge, ça ne l'intéresse plus. Mais il ne le dit qu'à la fin. Paradoxe, l'intérêt toujours actuel de son livre est son absence de recul. Sa suite prévisible était la fiction. Sont venus des romans, des nouvelles, et de l'une d'elles un producteur futé a tiré un film à succès dont le héros pensait punk (« no future ») et dansait disco. Ce fut *La Fièvre du samedi soir*.

En 1975, l'Américain Greil Marcus signait son bréviaire à lui, *Mystery Train*. On y lit déjà une vision sélective de l'histoire du rock. Presley au centre, mais à ses côtés Sly Stone (plutôt que James Brown) et Randy Newman (et non Dylan). Deux ans après, le critique trentenaire prend en pleine gueule la volée de bois vert du punk ; des Sex Pistols en particulier, qui beuglent à la planète

Rock à pleins volumes

Billy Fury, pionniers british tombés aux oubliettes), son style vif et bousculé passe toujours la rampe. Sa mauvaise foi réjouit autant qu'elle agace. Ses instantanés font mouche. Nik Cohn, à peine sorti de l'auberge, prend un malin plaisir à recracher le morceau dans l'urgence – demain, il serait trop tard. 1969 verra les grands festivals, Woodstock-la-peace, Altamont-la-baston, les premiers martyrs, le rock devenant progressif, régressif, religieux, sérieux... En 1968, on peut encore écrire en toute candeur assumée : « *La pop se nourrit de superhéros et de superdollars, d'hystérie de masse fabriquée, de changements sociaux profonds, d'instant de folie collective.* »

Histrions, pirates, anges déchus... Dans ses portraits, Cohn navigue entre mythologie et bande dessinée. Bravant le démon du désenchantement, il se fait tour à tour camelot – prêt à tout pour

médusée leur *Anarchy in the UK*. Secoué par l'électrochoc, Marcus passe le plus clair des années 80 à composer patiemment l'œuvre de sa vie, un pavé de plus de cinq cents pages, *Lipstick Traces*, enfin publié en France après dix ans de culte en VO, et crânement sous-titré *Une histoire secrète du XX^e siècle*. Rien que ça. Tout ça pour une malheureuse chanson punk.

Là où Nik Cohn enquillait les bios express comme un juke-box ses 45 tours, Greil Marcus part d'une seule fulgurance et de là déroule un fil, dessine un dédale. Le lecteur doit accepter d'emblée de sortir des sentiers du rock, puisque l'auteur voit dans la chanson des Pistols, et sous une forme « grossièrement poétique », « une critique de la société moderne entreprise une fois déjà par un petit groupe d'intellectuels basé à Paris ». Et voici qu'apparaissent les anars plus ou moins



Johnny Rotten, des Sex Pistols, chantant *Anarchy in the UK*, blasphémant « *I am an Antichrist* », vomissant les loisirs industriels dans *Holidays in the sun*, serait donc l'héritier de ces agitateurs de l'ombre, le dernier maillon d'une chaîne invisible, l'ultime cracheur d'un feu sacré. Le punk, avec Rotten et quelques autres, arracha au rock son dernier cri primal et réalisa un bref instant le projet dada : dissoudre les frontières entre l'art et la vie. Pour le saisir, il fallait comme Marcus être à l'heure au bon endroit. Quelques vibrants morceaux pur « rock-critic » en attestent.

Mais la victoire de *Lipstick Traces* est ailleurs, dans la maîtrise avec laquelle l'auteur explore le labyrinthe des ascendances. Ce fut manifestement un travail ardu, un truc de rat de bibliothèque et d'enquêteur. Cela pouvait donner un grand arbre sec aux ramifications stériles. Au contraire, ces pages denses, érudites (et traduites, hélas, trop le nez dans le texte), propagent une ardeur communicative. En perdant un peu de son secret, l'histoire n'en devient que plus fascinante.

Son épilogue est amer : il le serait plus encore aujourd'hui qu'un Rotten gras du bide a reformé les Sex Pistols, qu'un Debord enseveli sous les commentaires de ses œuvres, en passe d'être digéré par la société du spectacle, s'est suicidé. Si la vraie subversion court toujours, elle est cachée comme jamais. D'autres histoires grouillent peut-être encore sous l'histoire officielle, annonçant « un prochain tournant ». C'est en suggérant cela que *Lipstick Traces*, entièrement parcouru par un frisson destructeur, est un livre encourageant, bien plus qu'il n'en a l'air ● **François Gorlin**

Lipstick Traces, de Greil Marcus. Traduit de l'américain par Guillaume Godard, 500 p., 190 F.

A wop bop a loo bop a lop bam boom, de Nik Cohn. Traduit de l'anglais par Julia Dornier, 272 p., 120 F. Tous deux aux éditions Allia.

poètes et conspirateurs de l'Internationale lettriste, refondée plus tard en Internationale situationniste. Précurseurs de Mai 68, et autodétruits dès 1996. Et voici, plus loin dans le temps, les surréalistes des années 20, et le mouvement dada. Dada/punk, même combat – souterrain, perçant en pleine lumière par accident.

Marcus, universitaire de formation, aurait pu se contenter de brasser la théorie, de faire rimer les concepts. Il préfère raconter des histoires, et ces histoires reliées entre elles en traçent une seule, qui prend selon les moments du siècle un visage différent : Richard Huelsenbeck, forte tête de Dada, à Berlin, juste après la Première Guerre, disant qu'il faut détruire l'art, « *soupe de sécurité morale* ». Michel Mourre qui, un jour de 1950, fit irruption à Notre-Dame déguisé en dominicain et monta en chaire déclarer « *la mort du Christ-Dieu pour qu'enfin vive l'Homme* ». Isidore Isou, feu follet de l'Internationale lettriste, prônant que « *l'exercice le plus urgent de la liberté est la destruction des idoles* ». Guy Debord, cerveau des situationnistes, auteur de *La Société du spectacle*, édictant au temps du rock balbutiant que « *les arts futurs seront des bouleversements de situations, ou rien* ».



En haut, Johnny Rotten, leader des Sex Pistols. Au centre, le « situ » Guy Debord. A droite, Little wop bop a loo bop a lop bam boom Richard.

